

## Préface

C'est au printemps 1990 que j'ai rencontré Giuliano Gliozzi. Nous étions dans l'île de la Réunion, la bien nommée, pour un colloque pluridisciplinaire consacré aux *Métissages*. Le lieu ne pouvait être mieux choisi que cette île qui, depuis trois cents ans, est le creuset d'un brassage de populations venues d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Pendant une semaine, nous nous sommes retrouvés régulièrement pendant et hors des sessions. Je me souviens de la soirée du 1<sup>er</sup> avril, peu après notre arrivée. Nous avons dîné tous deux au restaurant le « Roland Garros », à proximité de l'océan et du Barachois, débarcadère flanqué de canons où accostaient jadis les colons venus de France et les esclaves transportés d'Afrique. J'avais dit à Giuliano mon admiration pour son livre *Adamo e il nuovo mondo* et l'importance qu'il avait tenue dans mes propres recherches, ma thèse de doctorat étant depuis peu terminée. Ce livre de vaste ampleur m'avait non seulement ouvert le compas de la longue durée, mais de plus révélé l'existence de textes qui touchaient au cœur de mon enquête, plus restreinte pourtant dans l'espace et dans le temps. C'est *Adamo*, je veux dire Giuliano, qui m'a par exemple montré l'importance du théologien calviniste Du Plessis-Mornay, non seulement dans la propagande en faveur du monogénisme à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, mais aussi et simultanément dans la justification nouvelle de l'expansion européenne au nom de réalités géopolitiques. C'est encore Giuliano qui attira plus tard mon attention sur un passage négligé de ce Jean de Léry que je croyais bien connaître et que je m'apprêtais à éditer : la mention expresse des quatre cavaliers de l'Apocalypse dans ce texte qui passe pour avoir donné naissance au mythe du Bon Sauvage, confirmait le caractère profondément pessimiste du « bréviaire de l'ethnologue ». Sur ces points, qui peuvent paraître de détail, mais aussi, comme on verra, sur des questions de méthode, je peux dire que j'ai été à ma manière l'élève, lointain et buissonnier, de Giuliano, de dix ans mon aîné.

Depuis longtemps je connaissais et je pratiquais l'œuvre maîtresse de Giuliano, mais ce soir du 1<sup>er</sup> avril 1990 à Saint-Denis de la Réunion, dans une ville endormie et bientôt fouettée par l'averse qui crépitait, j'ai découvert l'homme, le compagnon, l'ami. Nous avons bavardé si avant dans la nuit que nous avons dû rentrer à pied à notre hôtel, situé sur les hauteurs dominant la ville. Durant la longue heure de marche qui nous séparait du gîte, la pluie nous surprit. Je me souviens de notre halte forcée sous un auvent, pendant que l'ondée tropicale, chaude et odorante, frappait autour de nous les palmes et les feuillages. Nous avons attendu, tenté de faire de l'autostop, lorsque de rares voitures abor-

daient la montée dans des gerbes d'éclaboussures. En vain. Nous sommes rentrés fort tard, épuisés et trempés, comme deux écoliers de retour d'escapade. Ce soir-là j'avais été conquis par la gentillesse de Giuliano, frappé en outre par une modestie et une réserve qui, de prime abord, pouvaient passer pour de la timidité.

Les jours suivants, il s'est constitué autour de Giuliano une bande d'amis de toutes origines et de toutes nationalités, venus de la proche Afrique aussi bien que de l'Europe plus lointaine. Ce colloque *Métissages* fut sans doute l'un des plus cordiaux auxquels il m'ait été donné d'assister. La douceur du climat, en ce printemps austral, n'était pas la seule raison de cette convivialité heureuse. Il y eut indiscutablement, favorisé par l'insularité provisoire imposée aux participants, métissage de sympathies et d'idées. Un an plus tard à peine, le 30 mai 1991, Giuliano s'éteignait des suites d'une maladie que rien, lors de notre rencontre de la Réunion, ne laissait encore prévoir et qui se déclarait peu après son retour en Italie. Il était âgé tout juste de quarante-neuf ans.

Giuliano Gliozzi était né à Turin le 29 avril 1942 dans une famille de tradition laïque. Son père était professeur de mathématique et physique au lycée Cavour de la capitale piémontaise. Assistant dès 1968, puis professeur de philosophie morale à l'université de Cagliari en Sardaigne, Giuliano fut ensuite, à partir de 1973 et jusqu'à la fin, professeur d'histoire de la philosophie à l'université de Turin. Ce chercheur était aussi un pédagogue, auteur d'un cours d'histoire pour le secondaire, et un militant de la gauche extraparlamentaire, engagé de cœur, de corps et d'esprit dans le combat social. Il avait épousé Anna Bertolé, professeur dans un lycée de Turin, et il était père de deux enfants, Giovanna et Antonio. À sa mort, après un an de lutte contre le mal, durant lequel il étudia et enseigna tant que la rémission le permit, il laissait inachevée une étude sur l'anthropologie de Jean-Jacques Rousseau, son auteur de prédilection. De ce livre qui aurait constitué la suite et le pendant d'*Adamo*, seuls les deux premiers chapitres ont été rédigés, publiés depuis par les soins de ses amis<sup>1</sup>.

Lors du colloque de la Réunion, Giuliano présenta une communication sur « Le Métissage et l'histoire de l'espèce humaine, de Maupertuis à Gobineau », qui me paraît exemplaire de sa méthode et témoigne chez lui de l'alliance rare entre les qualités du philosophe et celles de l'historien. Le débat sur le métissage, qui conduit de Maupertuis et Buffon à Gobineau et Lévi-Strauss, est reconstitué dans sa minutie sur deux siècles. C'est de prime abord, au degré d'abstraction le plus élevé, la reconstruction d'une configuration générale – tableau ou carte – dont les diverses hypothèses combinatoires sont méthodiquement explorées : métissage naturel/contre-nature, fécond/stérile, vecteur d'altération ou de retour à l'identité primitive, dégradant ou exaltant, porteur d'une régénération de l'humanité ou, comme le pensait Gobineau, agent de sa mort lente. La structure étant posée, ses diverses ramifications dessinées et explorées, il apparaît que cette intelligence parfaite des mécanismes de la pensée ne constitue pas une fin en soi. C'est alors qu'intervient l'historien, qui rattache les différents choix adop-

tés par les philosophes, les naturalistes, les idéologues ou les hommes politiques, au substrat historique et social qui les motive et les fonde en réalité. La lisibilité de la structure intellectuelle initialement dégagée est alors propice à l'analyse des rapports qui lient tel ou tel groupe, à une époque donnée, à l'idéologie qu'il véhicule et où il se reconnaît. Pareil schéma, de surcroît, est dynamique, et les positions occupées par les différents acteurs varient dans le temps. Un peu comme au jeu des chaises musicales, les partenaires échangent leurs places sur l'échiquier philosophique, quand les enjeux économiques, moraux et religieux se déplacent. C'est par exemple la Révolution française et la révolte des noirs d'Haïti qui donnent une signification nouvelle à l'hypothèse traditionnelle, voire canonique du point de vue du christianisme, de l'unité du genre humain. C'est encore Gobineau qui, reprenant cette hypothèse, élaborée sous sa forme moderne par Buffon, en fait un usage détourné et à coup sûr pervers. Le métissage qui a produit, à l'en croire, les arts et les plus hautes civilisations, conduira à terme, par l'épuisement de ses possibilités, des plus favorables aux plus nocives, à l'extinction de l'espèce. Si bien que l'espoir que Buffon et avec lui les Lumières nourrissaient d'un progrès continu de l'humanité par croisements et « blanchiment », s'inverse, un siècle et demi plus tard, chez cet aristocrate déçu de l'ère du capitalisme industriel triomphant, en nostalgie des grands aryens disparus<sup>2</sup>.

La méthode est celle-là même que l'on retrouve dans le grand œuvre de Giuliano Gliozzi. Philosophe de formation, Giuliano en possédait la clarté, la sûreté conceptuelle, l'aisance à se mouvoir dans le labyrinthe des idées et plus encore à y conduire d'une main ferme son lecteur. *Adam et le Nouveau Monde* explore, à travers leurs incarnations historiques successives ou simultanées, les diverses hypothèses permises par le texte biblique pour l'explication du peuplement de l'Amérique, à partir notamment de l'un ou l'autre des trois fils de Noé, Sem, Cham ou Japhet.

De cette réflexion exemplaire se dégage une double mise en garde. Au regard de l'esprit, les idées sont plus préhensibles que les faits, car elles lui sont en quelque sorte homogènes, ou, pour mieux dire, consubstantielles. D'où la tentation, que déjà dénonçait Marx, de remplacer ceux-ci par celles-là. Le second écueil, inséparable du précédent, réside dans le schématisme de pensée. Contre la paresse intellectuelle qui aime à se forger des « mythes » sur lesquels elle rêve ensuite avec une sorte de délectation morose, Giuliano, au début de son grand livre, rappelle qu'il convient d'appréhender la diversité du réel dans son incohérence première et dans la richesse de ses contradictions flagrantes ou cachées, au lieu de le ramener d'emblée, par une réduction hâtive, à une unité impénétrable et mystérieuse. C'est ainsi qu'il stigmatise à juste titre les tenants du primitivisme doux, les chantres du rêve de l'âge d'or et des peuples libres et nus. Il n'y a pas, sauf chez l'historien des idées quelque peu pressé, un mythe du Bon Sauvage, mais des mythes contradictoires et divergents, circonstanciellement agrégés à la personne d'un sauvage ni bon ni méchant, ni peut-être même sau-

vage en définitive. Toute vision simplificatrice de l'histoire des idées occulte non seulement la complexité du réel, mais ce réel lui-même, en l'occurrence la matérialité des rapports qui unirent, ou plutôt qui opposèrent, durant les cinq derniers siècles, l'Occident et ses autres. En combattant, non sans vigueur – une vigueur aujourd'hui plus salutaire que jamais –, un Sauvage fantôme et ses partisans bien réels, Giuliano Gliozzi s'en prend au premier chef aux idéalistes d'hier et d'aujourd'hui qui renoncent à comprendre pour mieux s'émerveiller ou, au contraire, mais tout aussi vainement, se scandaliser.

Indice de la cohérence et de l'unité de sa démarche, l'un des tout premiers articles de G. Gliozzi, en 1967, portait sur le « Mythe du bon sauvage dans l'historiographie du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle ». C'est par là précisément que s'ouvre *Adam et le Nouveau Monde*, publié dix ans plus tard. « Le prétendu sauvage, avant d'être découvert, a été inventé ». Citée au seuil de l'introduction, la formule de Giuseppe Cocchiara d'entrée de jeu est retournée : c'est la découverte qui a précédé « l'invention » prétendue, et non l'inverse. Au risque de paraître rétrograde et par une provocation calculée, Giuliano Gliozzi reprend à son compte le renversement opéré par Marx. Tout comme la philosophie de Hegel qui marchait sur la tête, l'histoire de l'anthropologie doit être remise sur ses pieds. Sauf à vouloir masquer sous une fiction sentimentale la dure réalité de la conquête et de l'exploitation des nouveaux mondes, il faut en effet rappeler l'antériorité des événements sur les efflorescences mythologiques qui ont proliféré sur leur terreau fertile et s'y enracinent au point parfois qu'elles semblent faire corps avec lui. Ce travail de sarclage une fois effectué, il reste, et c'est là l'essentiel du labeur de l'historien, à suivre pas à pas, de texte en texte, la connexion intime et parfois secrète qui relie les productions de l'esprit humain au sol, au milieu et aux circonstances où elles sont apparues. De l'interaction des groupes humains entre eux, de la relation réciproque qu'entretiennent les faits et les écrits, les hommes qui agissent et les idées qu'ils échangent, résulte cette minutieuse horlogerie des idéologies que Giuliano Gliozzi a su démonter avec une implacable rigueur.

1500-1700 : les deux siècles pleins embrassés par *Adam*, de la découverte de l'Amérique à l'éclosion de ce que Paul Hazard a appelé « la crise de la conscience européenne », suffisent à démêler la complexité d'une intrigue qui se noue avec l'essor du colonialisme et le passage concomitant d'une vision providentialiste de l'histoire au pragmatisme du marché. Mais par métonymie, et comme l'indique le sous-titre, l'amplitude considérée est beaucoup plus large. La transformation qui s'opère en cette période où s'affirment les États-nations de l'Europe ne conduit pas seulement de la croisade conquérante aux eaux glacées du calcul égoïste, elle nous fait passer « des généalogies bibliques aux théories raciales », autrement dit de l'héritage, presque intact encore, du christianisme médiéval aux lointains prodromes des doctrines néo-païennes qui fleuriront dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, pour engendrer, comme on sait, le plus terrible, car le plus lucidement perpétré, des génocides.

La démonstration ne peut pleinement porter ses fruits que si elle s'étend à la moyenne ou à la longue durée. Il est vrai qu'à cet égard Giuliano Gliozzi avait d'illustres prédécesseurs, presque tous italiens, parmi lesquels il faut rappeler au moins les noms d'Antonello Gerbi et de Sergio Landucci. C'est indiscutablement, en ce domaine, l'une des grandes supériorités de l'école italienne sur l'école française, que d'avoir adopté sur l'histoire des sciences humaines une vision transséculaire et transculturelle. Que nous revêtions l'étiquette de philosophes, de « littéraires », d'historiens ou d'épistémologues, nous sommes trop souvent confinés en France, spécialisation oblige, à la courte mesure d'un siècle, ce « siècle » pouvant même se restreindre à soixante-quinze ans, dans le cas des Lumières, qui vont traditionnellement de 1715, date de la mort de Louis XIV, à 1789. La conséquence est que, dans notre pays, les meilleures contributions à l'histoire de l'anthropologie – je pense en particulier au beau livre de Michèle Duchet sur *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*<sup>3</sup> – sont amputées des nécessaires prolongements en amont et en aval. Je n'évoquerais pas mon exemple, s'il n'était représentatif d'une telle tendance : la période dont traite *Le Huguenot et le sauvage* se borne aux quarante années qui courent du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle à la mort du dernier Valois en 1589. Des études aussi resserrées sont utiles, pourvu qu'à l'instar des vues « topographiques » que Montaigne appelait de ses vœux<sup>4</sup>, elles puissent prendre place, côte à côte et rassemblées, à l'intérieur d'un cadre « cosmographique » plus large, qui seul permet une saisie globale des phénomènes et du tissu de relations qui leur donne sens.

*Adam et le Nouveau Monde* est un peu, je viens de le suggérer, le cosmos dessiné par Giuliano Gliozzi, cette carte d'ensemble où les travaux de chercheurs ultérieurs sont appelés à trouver l'arrière-plan et les lignes de fuite qu'ils ne possèdent pas intrinsèquement ou qu'ils ne peuvent laisser deviner. Par rapport à ce cosmos, l'article sur le métissage que j'évoquais plus haut, mais d'autres encore, qui élargissent jusqu'à notre modernité, *via* Rousseau, la réflexion entreprise, font figure de miniature ou de modèle réduit : chacun d'eux constitue à lui seul un résumé autant qu'un prolongement du plus grand œuvre. L'étendue de la période considérée y va toujours de pair avec l'ouverture du cadre géographique. L'échelle à laquelle se situe la réflexion de Giuliano Gliozzi est européenne, ou plutôt occidentale. Telle est sans doute l'exigence première du comparatisme historique, que de faire revivre à travers les siècles un débat sans frontières où l'Espagne, l'Italie, le Portugal jouent leur partie concertante à côté de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne.

Il est un autre enseignement que l'on peut tirer de l'exemple de Giuliano Gliozzi : c'est, d'un mot aujourd'hui bien démodé, l'engagement personnel qui découle de sa philosophie de l'histoire. Le temps est venu, semble-t-il, de la grisaille et d'un postmodernisme qui prône l'indifférentisme politique, jette la suspicion sur les doctrines de l'espérance et condamne l'intellectuel au mutisme et à la gestion tranquille de son désespoir stipendié. L'uniformisation proclamée des

valeurs est la conséquence parmi d'autres de déceptions historiques en chaîne au cours des dernières décennies. D'où parfois, même chez les plus grands esprits, cette fascination du néant par laquelle les fins de siècle décidément se ressemblent. L'exercice de la philosophie était pour Giuliano Gliozzi tout l'opposé. Sa critique du passé était et reste fondamentalement engagée dans notre présent, si décevant soit-il. Elle s'orientait vers un avenir, dont rien ne dit qu'il soit déjà écrit.

Force est de constater que les voies qui conduisent à l'exploitation de l'homme par l'homme, voire à la négation pure et simple de l'autre, sont infiniment diverses. Et que l'histoire des théories anthropologiques ne s'ordonne pas, à beaucoup près, dans le sens d'un progrès continu, que ce progrès soit celui de la connaissance ou de la tolérance. On le voit par l'exemple du monogénisme, combattu par les libertins du XVII<sup>e</sup> siècle et les Philosophes des Lumières parce qu'il était la vérité officielle professée par une religion honnie. En son lieu et place, le polygénisme, forgé par un visionnaire tel qu'Isaac de La Peyrère, mettait en pièces, avec le dogme de l'unité du genre humain, celui de la Révélation. Or cette doctrine révolutionnaire, qui paraissait devoir libérer la pensée de tous les carcans, ouvrait grande la voie aux théories raciales, bien pis, à l'hypothèse d'humanités séparées et hiérarchiquement inégales. La malédiction des fils de Cham, traditionnellement concentrée sur les peuples noirs d'Afrique, puis élargie aux Indiens d'Amérique, était non seulement reconduite, mais aggravée, puisque confirmée de manière prétendument « scientifique » et inscrite dans les gènes, portée par le sang, de génération en génération. Au lieu d'en être élargie et dilatée, l'humanité s'en trouvait au contraire appauvrie pour le profit et les intérêts bien compris d'une bien faible partie de celle-ci.

Il faut donc prendre très au sérieux les constructions les plus étranges, voire les plus aberrantes, de l'esprit humain. Quelque puérides qu'elles nous paraissent aujourd'hui, les généalogies bibliques à partir des fils d'Adam ou de Noé doivent retenir toute notre attention. Ces fables ne sont fables qu'en apparence. Nées de situations historiques concrètes, elles travaillent et informent le réel. Loin qu'il s'agisse de tromperies grossières, d'illusions tenaces que la lumière de l'intelligence suffirait à dissiper, ces « fictions » anthropologiques ont permis à l'Occident non seulement de comprendre, mais aussi d'assujettir des peuples entiers – dans le meilleur des cas, il est vrai, d'instaurer un dialogue avec eux, toujours incertain et sujet à malentendus, car rarement dépourvu d'arrière-pensées. C'est pourquoi il est urgent de relire Gliozzi, de le lire enfin en français, dans cette traduction heureusement disponible aujourd'hui. Ce livre capital n'est pas seulement un grand livre d'érudition critique, c'est un livre pour notre présent, une leçon pour notre avenir.

Frank Lestringant

## NOTES

- 1- Diverses études de G. GLIOZZI ont été réunies sous le titre : *Differenze e uguaglianza nella cultura europea moderna. Scritti 1966-1991*, Cagliari, 1993.
- 2- G. GLIOZZI, « Le Métissage et l'histoire de l'espèce humaine. De Maupertuis à Gobineau », *Métissages*, textes réunis par J.-C. Carpanin Marimoutou et J.-M. Racault, Paris, L'Harmattan, 1992, t. I, p. 51-58.
- 3- Michèle DUCHET, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Maspero, 1971 ; récemment réédité avec une postface de Claude Blanckaert, Paris, Albin Michel, 1995.
- 4- MONTAIGNE, *Essais*, I, 31, éd. Villey, Paris, PUF, 1965, p. 203. Cf. F. LESTRINGANT, *Le Huguenot et le sauvage*, Paris, Klincksieck, 1990, ch. IV, p. 133-148.